

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \( 1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[230. Val-Richer, Mardi 30 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **230. Val-Richer, Mardi 30 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Affaire d'Orient](#), [Deuil](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Parcs et Jardins](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#)

### **Relations entre les lettres**

**Collection 1839 ( 1er juin - 5 octobre )**

[231. Baden, Samedi 3 août 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)  
*est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### **Présentation**

Date1839-07-30

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationInédit

### **Information générales**

LangueFrançais

Cote620-621, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

230 Du Val-Richer, Mardi 30 Juillet 1839 2 heures

Je rentre d'une longue promenade avec mes enfants. J'ai découvert, à quelques minutes de la maison, un terrain presque inculte que je ne me connaissais pas dans une position charmante, à droite la vue de la maison dont on n'est séparé que par un ravin où coule une petite source, à gauche, une percée sur une vallée large et riante, en face et derrière de grandes bois en amphithéâtre. Je planterai là un petit bois. L'idée de cette plantation et votre idée me sont venues en même temps absolument en même temps ; je ne saurais dire qu'elle a été la première. Tout ce qui me plaît me fait penser à vous. Rien ne me plaît vraiment qu'avec vous.

Je voudrais que votre frère eût raison pour votre fortune. Je connais cette façon de se débarrasser de toute inquiétude sur le compte des gens en exagérant leurs avantages. Certainement on dit hableur. Quand vous aurez reçu de nouveaux détails sur vos arrangements, sur le partage des meubles sur l'époque où vous toucherez les capitaux, mettez-moi au courant. Je suis beaucoup plus tranquille que je ne l'étais. Je ne le suis pas encore assez pour mon plaisir.

Mes dernières nouvelles d'Orient restent un peu en suspens. Ce qu'on m'avait mandé me paraît plutôt commencé qu'accompli. Si Méhémet trouve moyen de donner satisfaction à l'Angleterre pour l'isthme de Suez, ses affaires seront bonnes. Mais il faut qu'il fasse cela. Je n'ai rien reçu le matin.

9 heures

Vous voulez revoir ce que vous avez aimé. Vous voulez y croire. Vous y croyez bien plus que vous ne pensez. Vous y croyez naturellement, spontanément, par instinct, c'est-à-dire par l'élan primitif et libre de votre âme. Vous croyez à bien plus qu'à la réunion dans l'avenir. Vous vous croyez en rapport avec eux encore à présent, toujours d'un monde à l'autre. Pourquoi les appelez-vous les priez-vous ? Pourquoi levez-vous les yeux, joignez-vous les mains vers eux. Feriez-vous tout cela, la moindre de ces choses-là si réellement, au fond de votre âme, vous les croyiez sourds, insensibles, tout-à-fait étrangers à vous, morts vraiment morts ? Nous portons en nous une foi obscure, mais invincible à une relation inconnue, mais réelle, avec les êtres chéris qui nous ont quittés. Ils ont des droits sur nous, nous avons des devoirs envers eux. En nous acquittant de ces devoirs, nous croyons satisfaire à quelqu'un. Si nous y manquions nous croirions avoir manqué à quelqu'un. A cette croyance se joint même le sentiment que les morts ne pouvant réclamer, ni se faire rendre eux-mêmes, ce qui leur est dû la dette n'en est pour nous que plus sacrée. Qu'est-ce à dire ? Les morts jouissent-ils ou souffrent-ils donc de ce que leur accordent ou leur refusent les vivants ? Je ne puis pas vous répondre. Je ne dois pas toutes de vous répondre. Comment l'être qui n'est plus de ce monde peut-il être encore affecté de ce qui s'y passe ? Quelle société peut l'unir encore à ceux qui y sont restés ? L'homme ne le conçoit pas, et dès qu'il le cherche, il s'égare. Cependant il y croit, et ne peut pas plus échapper à l'instinct de sa nature que dépasser les limites assignées à sa science. Et remarquez que cet instinct n'a point de prétentions scientifiques ; il se suffit à lui-même. Au moment où l'homme, obéissant à cette voix intérieure, s'acquitte envers les morts de quelque devoir pieux, aucune curiosité, aucun doute ne le préoccupe ; il n'a nul besoin de savoir quel est leur mode d'existence ou quel mode de communication est possible entre eux et lui. Il agit en vertu d'une foi irréfléchie dont il se contente, certain, sans s'inquiéter de la route ni du moyen, que son action a un objet, que ses

sentiments iront à leur but. C'est seulement lorsque d'acteur l'homme devient spectateur, lors qu'il interroge sa nature au lieu de la suivre et s'examine au lieu de se croire c'est alors que s'élèvent en lui les doutes de l'esprit, les besoins de la science, et qu'il entreprend, pour devenir savant, de franchir des limites au delà desquelles ses croyances instinctives ne le portaient point. Regardez dans l'âme de cette femme, de cette fille qui vont auprès d'un tombeau, offrir à un mari, à un père, tant de marques de tendresse et de respect. Croient-elles savoir, sur son état depuis la mort, sur sa relation avec elles, ce que cherchent les philosophes ? Pas du tout. Les problèmes qu'agitent les philosophes n'existent pas pour elles ; si elles les voyaient, elles seraient, comme les philosophes, tourmentés du besoin et de l'impossibilité de les résoudre. Essayez de soulever ces problèmes dans leur pensée : demandez-leur comment elles se figurent que le parfum de ces fleurs qu'elles cultivent la fraîcheur de cet ombrage qu'elles entretiennent, vont charmer l'être à qui s'adressent leurs soins. Vous les verrez saisies de trouble ; vous n'en recevrez que des réponses timides, contradictoires. Peut-être même leurs paroles démentiront-elles leurs actes ; peut-être s'accuseront-elles de faiblesse et d'erreur avant votre intervention, elles ne croyaient pas en savoir davantage ; elles ignoraient ce qu'elles ignorent ; mais elles ne le cherchaient point. Elles adhéraient fortement à une foi simple, naturelle ; et jouissaient de ses espérances, et agissaient selon ses inspirations, sans rien demander de plus. C'est le caractère de cette foi qu'elle n'a point de réponse aux doutes, point de solution des problèmes qu'élève la curiosité de l'esprit. Elle n'est point curieuse elle-même ; elle existe ; elle affirme les faits qu'elle entrevoit. Ne lui demandez pas de les démontrer, de les expliquer. Elle est invincible et sans aucune prétention. Ecoutez-la ; elle vous consolera ; ne l'interrogez pas, car elle ne se chargera point de vous instruire, sublime et modeste à la fois, elle révèle l'avenir et ne tente pas de le dévoiler.

Mercredi 10 h.

Ne manquez pas de me répondre sur le petit hôtel de la rue Belle-Chasse, qu'occupait M. de Crussot. Beaucoup de vos convenances m'y paraissent réunies. J'aimerais bien mieux l'entresol de la rue St Florentin. Mais je crains qu'on n'en veuille 12 mille francs. Adieu. Adieu. Pendant une semaine, vous n'aurez eu de lettre que tous les deux jours. Mais nous voilà, au même pas. Encore adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 230. Val-Richer, Mardi 30 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-30.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 27/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1774>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 30 juillet 1839

Heure 2 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

---

Du Val. Riches - Mardi 30 Juillet 1839<sup>620</sup>  
2 heures.

la dont il se  
de la suite ni  
objet, que ser  
l'instinct lorsque  
tous les quit  
de la suite de  
fait alors que  
esprit, le bassin  
ad, pour devenir  
au delà  
ivre ne le  
en l'âme de  
sont, auprès  
si, à un père,  
et de respect.  
Etat depuis la  
elle, ce que  
pas du tout. Le  
Joseph n'existe  
voient, elle  
sur, tout ment  
télé de le  
es ce problème  
leur comment  
fium de ce  
franchise de et  
vont charmer  
le soir. Pour

81

Je rentre d'une longue  
promenade avec mes enfants. J'ai découvert, à  
quelque distance de la maison, un terrain presque  
inculte que je me suis approprié par, dans une  
position charmante, à droite la rue de la  
maison dont on voit le perron que par un ravin,  
où coule une petite source, à gauche une prairie  
sur une vallée large et riante, la face se  
derrière de grands bois en amphithéâtre. Je  
planterai là un petit bois. L'idée de cette  
plantation et votre idée me sont venues en  
même temps, absolument la même heure; je ne  
sais pas dans quelle a été la première. Tous ce  
qui me plaît me fait penser à vous. Rien ne  
me plaît vraiment qu'avec vous.

Je voudrais que votre frère eût raison pour  
votre fortune. Je connais des façons de se  
débarrasser de toute inquiétude sur le compte  
des gens en expatriant leurs avantages. Certainement  
on dit habilement. Quand vous aurez rien de  
nouveau dit sur vos arrangements, sur le  
partage de meubles, sur l'épave ou sur  
toucher les capitaines, mettez moi au courant.  
Je suis beaucoup plus tranquille que je ne l'étais.

Je ne le suis pas encore assez pour mon plaisir.  
Mes dernières nouvelles d'Orient restent un peu  
en suspens. Le qu'on m'avait mandé me paraît  
plutôt comme accompli. Si Méhémet trouve  
moyen de donner satisfaction à l'Angleterre  
pour l'illème de Suze, l'affaire pourra braver  
mais il faut qu'il fasse cela. Je n'ai rien reçu ce  
matin.

9 heures.

Vous voulez revoir ce que vous avez aimé. Vous  
voulez y croire. Vous y croyez bien plus que  
vous ne pensez. Vous y croyez naturellement,  
spontanément, par instinct, c'est à-dire par  
l'idée primitive et libre de votre ame. Vous  
croyez à bien plus qu'à la rédemption dans l'avenir.  
Vous vous croyez en rapport avec eux, encore  
à présent, toujours d'un monde à l'autre.  
Pourquoi les appelez-vous, les priez-vous ?  
Pourquoi levez-vous les yeux, jaugez-vous les  
mains vers eux ? Priez-vous tout cela, la  
moindre de ces choses. Ça si réellement, au  
fond de votre ame vous les croyez morts,  
insensibles, tout à fait étrangers à vous,  
morts, vraiment morts ? Vous parlez en  
vous une foi obscure, mais invisible, à  
une relation inconnue, mais réelle avec  
les êtres chers qui nous ont quittés. Il ont  
des devoirs sur nous, nous avons des devoirs

envers eux. Pas  
croyons satisfaits  
avec eux. Cette croyance  
les morts ne peuvent  
rendre eux-mêmes  
rien est pour  
eux ? Les morts  
donc de ce que  
les vivants ? De  
me doit pas être  
l'être qui m'est  
encore affecté  
société pour  
restés ? L'homme  
qu'il le cherche  
croit, ce ne peut  
de la nature  
à la science  
qui point de  
se suffit à  
l'homme, cher  
s'acquiesce en  
prieux, aucune  
préoccupe ; il  
est leur mode  
communication

mon plaisir.  
restent un peu  
me paraît  
hèmes souse  
ngleterre  
vous bonnet.  
rien avec le

aimé. Vous  
plus que  
mentement,  
à dire pas  
sont. Vous  
dans l'aventure.  
encore  
l'autre.  
vous ?  
avez-vous le  
cela, la  
llement, au  
qu'il s'agit,  
à vous,  
notons en  
incible, à  
elle dit le  
vous. Il me  
des vices

envies eux. Pas vous acquittant de ce, des vices, nous  
trouvons satisfait à quelqu'un. Si nous y manquons,  
vous croiriez avoir manqué à quelqu'un. À  
cette croyance se joint même le sentiment que,  
les morts ne pouvant réclamer ni se faire  
rendre eux-mêmes, ce qui leur est dû, la dette  
n'en est pour nous, que plus sacrée. Qu'est-ce à  
dire ? Les morts jouissent-ils, ou souffrent-ils,  
donc de ce que leur accordent ou leur refusent  
les vivans ? Je ne puis pas vous répondre. Je  
ne dois pas tenter de vous répondre. Comment  
l'Être qui n'est plus de ce monde peut-il être  
encore affecté de ce qui s'y passe ? Quelle  
société peut l'unir encore à ceux qui y sont  
restés ? L'homme ne le conceit pas, et de  
qu'il le cherche, il s'égare. Cependant il y  
croit, et ne peut pas plus s'échapper à l'instinct  
de la nature que dépasser les limites assignés  
à la science. Et remarquez que cet instinct  
n'a point de prétentions scientifiques ; il  
se suffit à lui-même. Au moment où  
l'homme, obéissant à cette voix intérieure,  
s'acquitte envers les morts, de quelques devoirs  
simples, aucune curiosité, aucun doute ne le  
préoccupe ; il n'a nul besoin de savoir quel  
est leur mode d'existence ou quel mode de  
communication est possible entre eux et lui.



81

Il agit en vertu d'une foi irréflectie dont il se contente, certain, sans s'inquiéter de la route ni du moyen, que son action a un objet, que ses sentiments vont à leur but. C'est seulement lorsque d'acteur l'homme devient spectateur, lorsqu'il interroge la nature au lieu de la suivre, &c. Ses amies au lieu de le croire, lui alors que s'éveillent en lui les doutes de l'esprit, le besoin de la science, et qu'il entreprend, pour devenir savant, de franchir des limites au delà desquelles son croyance instinctive ne le porteroient point. Regardez dans l'âme de cette femme, de cette fille qui vont, auprès d'un tombeau, offrir à un mari, à un père, tirée de marquer de tendresse et de respect. Croient-elles savoir, sur son état depuis la mort, sur sa relation avec elle, ce que cherchent les philosophes? Pas du tout. Les problèmes qu'agitent les philosophes n'existent pas pour elles; si elles les voyaient, elles s'écarteraient, comme les philosophes, tourmentés du besoin et de l'impossibilité de les résoudre. Essayez de soulever ces problèmes dans leur pensée: demandez-leur comment elles se figurent que le parfum de ces fleurs qu'elles cultivent, la fraîcheur de cet ombrage qu'elles entretiennent, vont charmer l'être à qui s'adressent leurs vœux. Pour

promenade  
quelques-uns  
inculte que  
position che  
maison de  
si toute une  
sur une val  
derrière de  
planterai  
plantation  
même tenu  
Causon d'un  
qui me pla  
me plaît ve  
Et sou  
votre fortune  
débarrasser  
des gens en  
on dit hat  
nouveau et  
partage de  
toucher le  
De deux bea



674.2

Les verrez saisis de trouble; vous me recevrez  
que des réponses timides, contradictoires.  
Peut-être même leurs paroles se multiplieront;  
elles leur netter; peut-être s'accuseront-elles  
de faiblesse et d'erreur. Avant votre inter-  
vention, elles ne croyaient pas en savoir  
davantage; elles ignoraient ce qu'elles  
ignoraient; mais elles ne le cherchaient point.  
Elles adhéraient fortement à une foi simple,  
naturelle, et jouissaient de ses espérances, et  
agissaient selon ses inspirations, sans  
rien demander de plus. C'est le caractère  
de cette foi qu'elle n'a point de réponse aux  
doutes, point de solution des problèmes  
qu'elle a la curiosité de l'esprit. Elle n'est  
point curieuse elle-même; elle existe; elle  
affirme les faits qu'elle entrevoit. Ne lui  
demandez pas de les démontrer, de les  
expliquer. Elle est invincible et sans aucune  
prétention. Écoutez-la; elle vous consolera;  
ne l'interrogez pas, car elle ne se chargera point  
de vous instruire. Sublime et modeste à  
la fois, elle révèle l'avenir et ne tente pas  
de le dévoiler.

Messieurs 10h.

Ne manquez pas de me répondre sur le petit hôtel  
de la rue Belle-Chasse, qui occupé M. de Guise.  
Beaucoup de vos courtois m'y parviennent réunis.  
J'aimerais bien même l'intérêt de la rue f. Blondin.  
Mais je crains qu'on n'en veuille 12 mille francs.

Adieu - Adieu. Pendant une semaine vous  
n'aurez eu de lettre que tous les deux jours mais  
vous verrez au même pas. Encore à Dieu. E